



Les quatre courtes pièces de la compagnie belge Still Life sont visibles à Avignon jusqu'à lundi. PHOTOS CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

«Flesh», chut des corps

Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Avignon

Tiens, une découverte! Enfin l'exposition dans le «in» d'une signature théâtrale dont le travail ne voyage pas à intervalle régulier sur diverses scènes subventionnées – Elise Vigier, Christophe Rauck, Anne Théron – ou dont l'invitation ne soit pas une redite d'une édition antérieure du Festival d'Avignon. La compagnie belge Still Life n'a jamais été programmée en France hormis pour un sujet à vif en 2015, et on peut espérer que les quatre courtes pièces (comme on dit court métrage) qui sont montrées jusqu'à lundi donneront envie à des programmeurs de s'y intéresser.

Ce sont quatre pièces muettes et concises autour de l'étreinte, des flashes pourrait-on dire, si frappants qu'ils se passent de paroles – le spectateur prend le relais, les mots cavalent dans son esprit face aux situations follement quoti-

diennes et banalement terribles que les instigateurs, inventeurs, metteurs en scène, Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola, lui mettent sous les yeux.

FIL TRANCHANT

Les quatre surprises surgissent d'une grande boîte qui s'ouvre et se ferme pour faire apparaître un décor et une atmosphère à chaque fois totalement différents – ce doit être une gageure en régie, de mettre au point aussi vite une chambre d'hôpital, l'intérieur d'un palace, un genre de vestiaire, une salle de bar. Les quatre situations ont en commun de pointer un moment crucial qui a trait au corps. Un couple, par exemple, dans une cham-

bre d'hôtel. Elle arbore un visage ostentatoirement refait, porte le masque de l'expression qui ne peut plus être qu'heureuse, la bouche béate, les yeux écarquillés d'avoir fait raboter ses paupières. La tête de l'homme est recouverte d'un bandage. Ils dansent. Elle lui retire lentement les bandes. Le nouveau visage se découvre, qui paraît, comme un gâteau, à point moelleux. Ils s'apprêtent à fêter l'événement, s'embrassent et, malédiction, les traits se décomposent sous nos yeux, ils fondent au contact de la femme, se dissolvent en elle. Panique face à cette chair qui se dérobo. On pense à Rilke et à sa description des visages qui tombent et laissent dévoiler leur intérieur au tout dé-

but des Cahiers de Malte Laurids Brigge.

On court à la rencontre de ces deux vieilles personnes que sont peut-être les interprètes. Impossible après la représentation de reconnaître Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola dont la peau semble à présent étrangement nue, sans apprêts, incroyablement juvénile. Comment ces deux personnes si aimables et sociables peuvent-elles inventer des histoires dont le point commun est le corps encombrant, désastreux, l'impossibilité d'entrer en relation avec autrui sans provoquer une catastrophe? D'où vient leur métamorphose? Sophie Linsmaux sourit: «On ne me reconnaît jamais sur scène. J'adore les prothèses.»

Tous deux se sont rencontrés lors d'un stage à Avignon, il y a vingt ans. On calcule vite fait: ils avaient donc 5 ans? Puis ils ont fait une école d'acteurs, lui au conservatoire de Bruxelles, elle à l'Institut des arts de diffusion. Ils travaillent ensemble depuis une dizaine d'années et ont créé leur compagnie Still Life plus récemment. Elle comprend tout autant des acteurs qu'un scénariste (Thomas Van Zuylen) et une «metteuse en espace et mouvement» (Sophie Leso). C'est au théâtre les Tanneurs à Bruxelles qu'ils écrivent longuement à la table leurs pièces fantastiques réalistes horribles et sans aucun dialogue. Ils jettent la plupart de leurs histoires, mais parfois, miraculeusement, l'une tient le coup, en général grâce à un fil directeur tranchant qui se déploie dans un lieu déterminé.

Non, ils ne tiennent pas particulièrement à l'absence de mots, d'ailleurs leurs premières pièces n'en étaient pas dépourvues, simplement, les mots avaient une fonction particulière, ils tombaient

CULTURE/ AVIGNON

à côté, comme un objet maladroitement tenu, ou on les entendait mal. Ainsi avaient-ils choisi le toit d'un théâtre où ils se battaient contre une fausse pluie qui déversait une vraie eau glaciale tandis que les spectateurs les regardaient bien au chaud à l'intérieur d'un petit appartement – les répliques étaient donc volontairement inaudibles. Le caractère muet de leur théâtre est devenu plus évident encore avec *Keep Going*, une pièce où ils interprétaient des gens de 140, 150 ans ! Impossible d'imaginer leur voix. Non, ils ne pensent pas que l'absence d'explications verbales les oblige à une forme brève, avec peu de personnages sur le plateau. En revanche le caractère muet les force à tailler comme dans un bloc des situations visuellement limpides qui accrochent l'attention tout en mettant en mouvement l'imagination du spectateur.

ÉLEVEURS D'ASTICOTS

Aussi ont-ils dans leur besace la forme longue *No One*, créée en 2019 au théâtre des Tanneurs, sur la désignation d'un bouc émissaire par un groupe dans une station-service. «Le décor est resté bien au chaud», songe Sophie Linsmaux, et tous deux adoraient montrer cette pièce aux représentations interrompues pour cause de Covid. Faut-il avoir des disponibilités particulières pour devenir bouc émissaire ? La question les plonge dans un abîme de réflexion. Sophie Linsmaux se souvient que lorsqu'elle était jeune actrice – leurs apparences sont décidément trompeuses, car ils ont respectivement 40 et 38 ans – les metteurs en scène s'adisaient certains élèves et tout le monde s'en accommodait, «on pensait même qu'il n'y avait pas d'autre manière de manifester son génie et son autorité», dit-elle, alors que c'est tellement plus gai de travailler dans la tranquillité et la confiance.

Ils adorent faire appel à des personnes qui n'ont rien à voir avec le monde du théâtre pour concevoir leurs accessoires : faire alliance avec des prothésistes dentaires pour *Flesh*, des éleveurs d'asticots pour une pièce qui nécessitait des milliers de mouches volant sur un tout petit espace, ou encore un boucher qui leur promettait tous les jours de leur garder «le plus beau cœur de bœuf pour que ça joue bien» dans *Keep Going*.

FLESH de SOPHIE LINSMAUX et AURELIO MORGOLA
Jusqu'au 25 juillet à Avignon, les 13 et 14 février au Festival de Liège et du 18 au 22 avril à Bruxelles.

Jan Martens, défaut d'anticipation

Le chorégraphe investit le palais des Papes avec «FUTUR PROCHE», fiction rétrofuturiste aux accents prophétiques. Une initiative intéressante servie par un début idyllique sur le fond comme sur la forme, avant que l'ensemble ne s'enlise.

La cour d'honneur du palais des Papes est réputée pour être un monstre dévorant ses enfants. Lieu de sanctification comme de désintégration des metteurs en scène et chorégraphes depuis 1947, elle effraie souvent les deux élus qui, chaque édition du festival, sont choisis pour y présenter leur création devant une marée humaine de professionnels internationaux et d'intransigeants gardiens du temple. Alors est-ce ici une façon pour Jan Martens, ce jeune chorégraphe flamand qui a cette année décroché le pompon après Kirill Serrebrennikov, d'adresser un gros doigt d'honneur ? Disons plutôt une caresse sur la joue des conventions : pendant que les 2000 spectateurs s'installent en salle, 17 danseurs en tenue d'échauffement affichent face à eux leur totale décontraction sur un immense banc de vestiaire, se massant les chevilles pépouze, papotant en riant, alignant des coucous de la main aux sièges du cinquième rang, comme si les gradins étaient occupés par leur tante Suzanne et non par le haut de la chaîne alimentaire du spectacle vivant.

Jolies noces. Si les interprètes sont si séreins devant les spectateurs, il y a en fait une raison. C'est qu'ils naviguent déjà – on ne le comprendra qu'à la fin du premier acte – dans la fiction de *FUTUR PROCHE*, dont le premier mouvement dépeint le monde futur idéal, 100% care, que nos aîeux imaginaient vers 1900. L'idée est belle d'appliquer cet exercice rétrofuturiste à la chorégraphie et voilà donc ces danseurs d'âges et de corpulences différentes (tiens une enfant, et là une adolescente, parmi les membres du Ballet royal de Flandres) fusant en cercle dans l'espace, entraînés par le cliquetis primesautier d'un clavier contemporain, explosant à en grands jets, s'entortillant ici en déboulés, s'adressant des petits cris d'encouragements et réconciliant, dans un grand tout ocuménique, le vocabulaire académique et l'improvisation, le minimalisme abstrait de l'Américaine Lucinda Childs, celui plus tardif de la Flamande Anne Teresa De Keersmaeker (tiens, on l'aperçoit dans les premiers rangs) et des hoquets de locking plus contemporains.

Passé ces jolies noces d'une petite demi-heure, poussant à l'idylle ce que le monde aurait dû être, tout fout le camp. Dans la fiction, mais aussi dans la composition malheureusement.



FUTUR PROCHE, chorégraphié par Jan Martens.

Il s'agira bien sûr de montrer que le futur n'a pas tenu ses promesses, en choisissant comme point de bascule vers le carnage cette petite caméra Go Pro soudainement installée en bord de plateau, devant laquelle les danseurs admirent leur image projetée et déformée en plan géant sur les murailles du palais. Le narcissisme TikTok donc, puis la punition : l'apocalypse, avec ses épisodes caniculaires, ses lumières rougeâtres et l'éclatement du groupe en créatures zombiques.

Galvaudées. Pendant que les corps titubent pendant des plombes façon *The Walking Dead* (ou façon danse française années 2000), que la chorégraphie s'enlise dans des images pauvres et galvaudées, on se demande bien pourquoi Jan Martens n'a pas traité la dystopie avec

le même degré de fantaisie que l'utopie. Il en a tellement tous les outils, lui qui sait mixer les références avec espièglerie et tirer la danse vers son refouli. La meilleure occasion de s'en rendre compte n'est donc pas donnée ici (à part au début) mais plutôt dans sa précédente création, une stupéfiante symphonie interstellaire intitulée *Any Attempt Will End In Crushed Bodies and Shattered Bones*. Heureusement, elle arrive en France dès octobre en tournée.

ÈVE BEAUVALLET

FUTUR PROCHE de JAN MARTENS jusqu'à dimanche au Festival d'Avignon, en avril à Paris.
ANY ATTEMPT... en octobre à Clermont-Ferrand, Lyon et Bordeaux, au printemps dans le reste de la France.

ÉTREINTES BRISÉES
DE PEDRO ALMODÓVAR, SUIVI D'UN PORTRAIT INÉDIT DE PÉNÉLOPE CRUZ.
À voir dimanche 24 juillet à 20h50 sur ARTE.

SUMMER OF PASSION*
Tous les week-ends de l'été sur ARTE.

EN PARTENARIAT AVEC
RTL
Libération

arte
VOUS AIMEZ DÉJÀ

* L'été de la passion